

Fiction

Patrick Bergeron, Michèle Bernard, René Bolduc, Valérie Forgues, Thérèse Lamartine, François Lavallée, Yves Laberge and Yvon Poulin

Number 166, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98701ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, P., Bernard, M., Bolduc, R., Forgues, V., Lamartine, T., Lavallée, F., Laberge, Y. & Poulin, Y. (2022). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (166), 30–35.

Jørn Lier Horst

LE CODE DE KATHARINA

UNE ENQUÊTE DE WILLIAM WISTING

Trad. du norvégien par Céline Romand-Monnier

Gallimard, Paris, 2021, 450 p. ; 37,95 \$

La réputation des polars scandinaves, toujours de grande qualité, n'est plus à défendre et les enquêtes de l'inspecteur Wisting en sont une preuve supplémentaire.



Dans le sud-ouest de la paisible Norvège, le policier et sa fille Line, journaliste, s'attaquent à une affaire non résolue, un dossier de disparition vieux de 24 ans.

Tous deux entendent bien résoudre l'énigme, enfin la double énigme, puisqu'en plus de vouloir découvrir ce qui est arrivé à Katharina Bauer Haugen, une femme disparue dont le mari Martin Haugen était à

l'époque le principal suspect, l'enquêteur et la journaliste essaient de comprendre où se cache Nadia Krogh, une riche héritière disparue elle aussi il y a un quart de siècle. L'inspecteur William Wisting, personnage fétiche de l'écrivain Jørn Lier Horst, s'accroche à ce qu'il peut pour élucider les deux drames. Il analyse à nouveau les griffonnages faits par la disparue sur un bout de papier et retrouvés sur sa table de cuisine, soit, justement, *Le code de Katharina*. « Une fois de plus, Wisting observa la croix et les nombres. Cette fois, il perçut un remous dans son inconscient, comme si les nombres étaient en passe de trouver du sens. »

Né à Bamble (Telemark) en 1970, Jørn Lier Horst est un ancien inspecteur de police qui connaît les ficelles du métier et qui sait donner rythme et ton véridiques aux démarches de son enquêteur vedette. Quand ce dernier réouvre les deux dossiers de disparition, il devra faire preuve d'un grand doigté, car pendant toutes ces années, il a développé une relation de camaraderie avec le suspect Martin Haugen, sans qu'ils soient vraiment devenus des amis. Wisting s'efforce sans relâche d'établir un lien entre les deux disparitions, tout en s'occupant plus ou moins habilement de sa petite-fille Amalie. Depuis 24 ans, téléphonie cellulaire, écoute électronique, système de géolocalisation mondial (GPS) et autres techniques d'analyse ont fait leur apparition et lui redonnent confiance pour enfin résoudre le mystère. De plus, puisque l'enquêteur connaît le suspect, il se voit impliqué dans une opération d'infiltration très particulière, très délicate. « Haugen garde son secret depuis longtemps. Nous allons essayer de l'encourager à s'en libérer. »

Horst avoue être un grand admirateur du Suédois Henning Mankell, dont le personnage de l'inspecteur Kurt Wallander l'aurait inspiré autant dans son métier d'enquêteur que dans celui d'écrivain. Horst a ainsi créé Wisting, un policier intègre, doté d'une grande sensibilité sociale et ne reniant pas ses capacités d'intuition, ce qui ajoute une dimension humaine et compatissante aux récits.

Non seulement les cinq livres de Horst sont-ils des best-sellers publiés en vingt-six langues, avec plus de deux millions d'exemplaires vendus en Norvège seulement, mais les enquêtes de William Wisting font aussi l'objet d'une télé-série à grand budget distribuée dans de nombreux pays, et maintenant disponible en diffusion continue sur les ondes de Télé-Québec.

Michèle Bernard

Sarah Hall

SŒURS DANS LA GUERRE

Trad. de l'anglais par Éric Chédaille

Rivages, Paris, 2021, 266 p. ; 38,95 \$

Ce troisième roman de l'auteure britannique, qui aura mis quatorze ans avant d'être traduit en français, paraît sous un intitulé très différent de ses titres anglais (*The Carhullan Army*) ou américain (*Daughters of the North*). Or, le titre français a le mérite de faire la synthèse entre les deux, puisqu'il est largement question de sororité et de guerre dans ce superbe récit.



L'histoire se déroule dans un proche avenir au sein d'une Angleterre meurtrie par une enfilade de calamités : inondations, effondrement des marchés, récession, attentats terroristes... N'y manque qu'une pandémie, mais on ne fera pas grief à la romancière de ne pas avoir prédit en 2007 l'apparition de la COVID-19. Hall montre que la démocratie a été sérieuse-

ment mise à mal, car le pouvoir est désormais exercé par « l'Autorité », une entité répressive qui contraint les citoyens à vivre entassés dans les centres urbains et qui impose le diaphragme aux femmes afin de réguler les naissances. La narratrice, qui ne nous sera connue que sous le surnom de « Sœur », décide de quitter la ville de Rith, où elle mène une morne existence d'employée d'usine et d'épouse, pour rejoindre un clan de femmes vivant en marge de la société à Carhullan, dans le nord du pays. Sous les ordres d'une ancienne militaire appelée Jackie Nixon, cette communauté rassemble des fermières et des guerrières qui se préparent

à l'avènement d'une inéluctable révolution. La narratrice devra découvrir si elle possède ce qu'il faut pour participer à l'effort révolutionnaire.

Contre-utopie féministe à ranger parmi les plus belles réussites du genre, *Sœurs dans la guerre* est aussi un récit habilement construit. Formée non pas de chapitres comme tels mais de « fichiers », dont la « récupération intégrale » ou la « dégradation partielle » prend tout son sens à la fin, l'œuvre échappe aux grands clichés manichéens et ose progresser lentement.

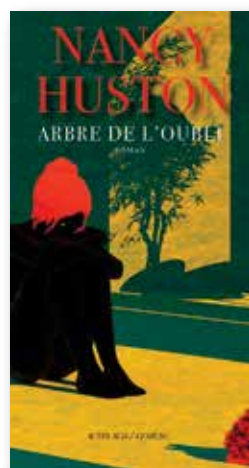
Patrick Bergeron

Nancy Huston

ARBRE DE L'OUBLI

Actes Sud/Leméac, Arles et Montréal, 2021, 305 p. ; 34,95 \$

L'arbre de l'oubli se trouvait, dit-on, au cœur de la ville de Ouidah, au Bénin. Avant de franchir la Porte du Non-retour vers les Amériques, les femmes les plus fécondes et les hommes les plus forts destinés à l'esclavage déposaient à ses pieds leurs souvenirs. Ce rituel devait réduire, si tant est que ce soit possible, leurs souffrances à venir dans les plantations de Bahia ou de la Georgie.



L'histoire d'une jeune fille aux origines troubles, Shayna, prend racine bien loin de l'Afrique. Dans son New York du début de millénaire, la fillette découvrira peu à peu la vérité de son sang métissé, juif par celui du père et noir par celui de la mère biologique, qui se prostituait. « Un spermatozoïde de juif fort, actif, combattif, bon nageur, a réussi à pénétrer l'intérieur du gros œuf africain-américain immobile qui l'attendait. » Ce croisement ouvre

grand la porte du récit comparé d'une grossesse, fruit d'un maître violeur dans les plantations, et de la gestation pour autrui (d'aucuns la nomment location d'utérus) menant à l'égarement d'une enfant « [n]ée dans une rue inconnue d'un quartier inconnu d'une ville inconnue d'une femme inconnue que je n'allais jamais revoir ». Dans des pages aussi vibrantes que brillantes, la Shoah et l'esclavage se disputent la palme de l'horreur, dispute qui se conclut par un match nul.

Lili Rose, la mère sociale de Shayna, rédige sa thèse de doctorat sur le suicide chez les artistes géniales – Sylvia Plath, Diane Arbus, Anne Sexton, Virginia Woolf, Unica Zürn, Francesca Woodman – qui ont été tripotées (sic) par un père, un frère ou un autre membre de la parentèle. La

narratrice pose une question qui ne cesse de laisser perplexe. En précisant avec un soupçon de vitriol que toutes les filles tripotées ne deviennent pas des génies, elle se demande si les hommes doivent violer les fillettes pour garantir l'émergence de grandes artistes. « La corrélation serait indéniable », déclare-t-elle sans ambages. Que faut-il y entendre ? Est-ce là un sarcasme froid et amer ? Ou doit-on comprendre que le génie se révèle chez les femmes envahies de forces monstrueuses et destructrices que seul l'art parvient à juguler... pour un temps, jusqu'au jour de leur suicide ? Dans une passe subtile, la psychanalyste de Lili Rose observera : « C'est comme si dans l'histoire de toutes ces femmes, on entendait un même message : *D'accord, mon corps a été envahi, mais je laisserai derrière moi un corpus imprenable !* »

Un lien s'impose entre le français, langue de l'exil inscrite partout dans l'œuvre de Huston, et une rédemption possible de certaines artistes qui « ont pu empêcher la floraison de la plante vénéneuse en entamant une nouvelle vie dans une langue étrangère ». Sa pratique d'un humour caustique, ravageur parfois, ne se dément pas et pourrait sauver de la colère la romancière et ses personnages féminins. « Après s'être familiarisés avec les parents, amis, névroses, et habitudes alimentaires l'un de l'autre, ils [les parents de Shanya] décident que la chose est jouable. » Morbide ou torride, la sexualité façonne la trame de fond de l'ouvrage. Côté morbide planent la prostitution des mineures, l'abjection de l'excision, la procréation assistée, l'inceste funeste. Côté torride *les ébats grandioses* se font « sauvagement, violemment, tendrement, longuement et dans toutes les positions possibles et imaginables » !

Toujours inséré dans le tissu romanesque, il y a le commentaire politique incisif. « Elle [Lili Rose] décroche son bac et se voit attribuer une bourse pour étudier au Smith College dans l'ouest du Massachusetts – école où, tandis que l'armée américaine tue en moyenne soixante-cinq mille Vietnamiens par an, les étudiantes sont tenues rigoureusement à l'écart de la politique. » Sur l'humanité, s'il y en eut déjà, la romancière, essayiste et musicienne ne nourrit aucune illusion dans son *Arbre de l'oubli*. Le mot *humain* signifie pour la plupart d'entre nous gentillesse, générosité, chaleur et empathie. Elle nous rappelle qu'en réalité, ce qui nous caractérise, c'est notre capacité non de manifester l'empathie, mais de la suspendre.

Une vigilance de tous les instants est convoquée pour se retrouver dans ce dédale de quinze lieux bien comptés, de Ouagadougou à Manhattan, ou encore de Baltimore à Terezín. S'ajoutent quarante-huit temps entrecroisés, de la fin de la guerre en 1945 à 2016, entre quatre générations de deux familles, les Ravenstein et les Darrington. Cette complexité du récit n'est pas sans évoquer le roman proustien de Marilyn French, *Telle mère, telle fille*. Si la narratrice emprunte la forme impersonnelle, elle en dévie pour s'adresser à Shayna, qu'elle tutoie. À quelques reprises, elle lui cède même la parole en lettres majuscules. Fidèle à son habitude,

l'écrivaine ne donne rien, mais prend à tâche de nous offrir des chapitres admirables, des phrases qui giflent jusqu'au dénouement de cette histoire de quête d'identité. Comme on s'y attend, elle ne livre pas toutes les clés. Il nous reste à nouer ces entrelacements à nos propres fantasmes, opinions, croyances. Ou à les laisser en plan, flotter ici et là dans notre subconscient.

Son lectorat habituel reconnaîtra la manière Huston, des idées qui fusent de partout, se chassent presque l'une l'autre. Des flots d'images denses et intenses. Au point où s'immisce cette question fâcheuse : est-ce trop ? Par cercles concentriques, les thèmes, les opinions, les associations se multiplient au risque de nous perdre. À la fin pourtant, on constate qu'ils forment un ensemble d'une étonnante cohérence. Somme toute, du Huston comme on l'aime, bien relevé, qui bouscule nos dénis et nos chimères, mais ne se gêne pas pour dégager un parfum d'espoir « quand la folle force de l'amour » nous traverse.

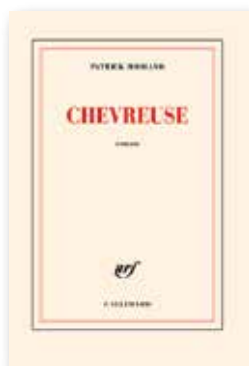
Thérèse Lamartine

Patrick Modiano

CHEVREUSE

Gallimard, Paris, 2021, 158 p. ; 29,95 \$

La plupart des points, sans toutes les lignes.



C'est dans une intrigue labyrinthique que nous convie Patrick Modiano avec ce Jean Bosmans qui, aujourd'hui septuagénaire, essaie de se souvenir de ce qui s'est passé quarante ou cinquante ans plus tôt, à l'époque où un curieux échec de circonstances avait fait revenir à sa conscience des souvenirs datant de quinze ans auparavant...

Un appartement à Auteuil, en banlieue ouest de Paris, un autre à Chevreuse, un peu plus à l'ouest encore. Dans le premier se passaient la nuit des choses louches, mais le jour, tout paraissait si normal qu'on avait peine à croire que c'était le même appartement – l'était-ce vraiment ? Kim, la jeune gouvernante du petit garçon de René-Marco Heriford, locataire des lieux qui orchestre ces nuits interlopes, le confirme. Mais le jour, elle est seule dans cet appartement lumineux, avec ce petit dont elle s'occupe mais qui n'apparaît jamais dans le roman, et elle-même n'est pas sûre que René-Marco Heriford couche là.

Quant à Chevreuse, c'est là que le petit Bosmans a grandi, rue du Docteur-Kurzenne. Il en garde des souvenirs vagues ou clairs, et surtout, un grand secret, une manigance dont il

a été témoin – mais personne ne s'en souciait, car il n'était qu'un enfant. Il l'avait presque oubliée, mais les événements survenus quinze ans plus tard, et dont il se souvient quarante ou cinquante ans de plus après, l'avaient ramenée à sa mémoire, et aujourd'hui, il se remémore encore toute l'histoire.

Pourquoi son amie, Camille dite « Tête de mort », l'a-t-elle conduit à cette maison de la rue du Docteur-Kurzenne où son amie à elle, Martine Hayward, souhaite louer un appartement ? Savent-elles que c'était la maison de son enfance ? Apparemment non ; sûrement non. Mais Camille dite « Tête de mort » ne parle pas beaucoup ; quant à Martine Hayward, Bosmans n'est pas sûr de pouvoir lui faire confiance.

Et comment se fait-il que la propriétaire actuelle de cet immeuble soit aussi celle de l'appartement d'Auteuil, où l'a aussi introduit Camille dite « Tête de mort » ? Coïncidence ? Coup monté ?

À travers toutes ces questions, qui se posent par bribes à mesure qu'on avance dans ce roman vapoureux, on a vaguement l'impression de jouer à une partie d'échecs sans être joueur d'échecs. Vaguement, car tout est vague : « [L]es rares instants où certains détails de ses vies précédentes se rappelaient à lui, c'était comme s'il ne les voyait plus qu'à travers une vitre dépolie ». Il se trame quelque chose, mais on parle peu. On découvre mais on n'est jamais tout à fait sûr, on ne connaît personne, on ne peut faire confiance à personne – ou plutôt, on n'est *pas sûr* de pouvoir faire confiance à quiconque. Les personnages sont évanescents, se manifestent comme des fantômes, « de sorte qu'il n'avait pas eu le temps d'en apprendre beaucoup sur ces gens et qu'ils resteraient enveloppés d'un certain mystère, au point que Bosmans finissait par se demander s'ils n'étaient pas des êtres imaginaires ».

Roman d'ambiance, donc, où l'intrigue est à la fois mince et nette, nette mais inachevée, où les personnages sont clairement nommés (presque toujours le prénom *et* le nom, ou le nom *et* le surnom), distinctifs mais secrets, secrets donc profonds, profonds mais ne laissant entrapercevoir qu'une surface incertaine. Un récit labyrinthique, donc, basé sur un art subtil de la répétition et sur des morceaux de puzzle épars qui formeront graduellement une image, mais avec des emboîtements douteux et des morceaux manquants. Peu importe, peut-être, car ce n'est pas l'histoire d'une histoire, c'est le portrait d'un homme, un homme humain par son incomplétude, un homme « qui depuis des années avait l'habitude de vivre sur une frontière étroite entre la réalité et le rêve, et de les laisser s'éclairer l'un l'autre, et quelquefois se mêler ». Le narrateur nous apprend que Bosmans s'était souvent fait traiter de « somnambule », précisant que « le mot lui avait semblé, dans une certaine mesure, un compliment ».

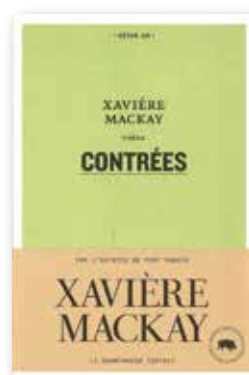
De fait, on referme ce livre avec l'impression de sortir d'un rêve dont on ne se souvient pas de tout, mais qui parle de la vie – ou du moins d'une vie.

François Lavallée

Xavière Mackay**CONTRÉES**

Le Quartanier, Montréal, 2021, 86 p. ; 17,95 \$

Il existe des livres qui m'habitent comme des lanternes, qui se superposent à mes impressions, me donnent la sensation d'être plus présente. Ceux de l'autrice sont de cette trempe-là.



À chaque page, les espaces sont porteurs d'instantanés. La poète les transporte, parfois sur de longues distances, d'autres fois sur de très courtes, pas plus loin que le bout de la rue, quelques pas dans la maison entre deux pièces ; on traverse des saisons, des chemins de souvenirs, de désir.

Les gestes de tous les jours, s'habiller, se regarder dans le miroir, travailler, cuisiner, sont sublimés à travers l'écriture de Mackay, qui dépasse de loin l'anecdote. La poète crée du sens avec ce qui semble à première vue banal. Elle construit un monde impressionniste, trace à la craie les contours des arbres « sur les quarante-huit dalles de béton de la cour arrière ». Je me trouve en état constant d'émerveillement, devant ces poèmes qui mettent en lumière d'un côté une sensation de creux, le manque de l'enfance, ses fantaisies, ses promesses, et de l'autre, une forme de plénitude, faite de moments passés avec ceux qu'elle aime ou perdue dans ses pensées. *Contrées* m'apparaît comme une quête minutieuse pour combler l'écart entre ces deux émotions : « je suis à la recherche constante / de l'air / juste un peu d'air / une fenêtre ». Entre le milieu du travail, l'envie d'écrire, le besoin d'être auprès de l'amoureux et de l'enfant, l'autrice cherche un équilibre, un espace où se déployer. Les lieux familiers, une chambre, un atelier, une terrasse, une cuisine, ouvrent vers des paysages intérieurs riches de réflexions. Par son regard acéré, connecté à son intériorité, Xavière Mackay anime l'immobile, regarde de biais, à travers un filtre curieux et rêveur. Elle montre l'unique dans l'habituel. (Est-ce réellement si simple ou banal, un baiser amoureux sur le front, un verre partagé dehors, une coupure sur le bout d'un doigt ?) La lire réenchante les heures les plus vastes. Ses poèmes me plongent dans de profondes méditations sur l'ennui, l'amour, l'écriture, ils me font sourire et m'émeuvent tant ils sont justes.

Dans l'univers que Xavière Mackay met en place, certains événements se répètent, des moments qui constituent la vie, tissent la trame de nos existences. On les retrouve dans des textes aux mêmes titres, comme des tableaux dépliés,

« Pas encore » I et II, « Contrées » I à V, ou encore dans des éléments factuels qui me ramènent aux mêmes endroits : la température « (il fait moins trente-trois degrés dehors) », les quarante-huit dalles de béton dans la cour, le jardin, la rivière, les routes qui conduisent vers d'autres facettes de nos vies. La poète creuse sa présence au monde, et du même coup, la nôtre, la mienne, son rapport aux jours, à l'amour, à travers des poèmes qui s'ouvrent sur l'entre-deux, la passion, une certaine langueur salvatrice. Son regard oscille entre étonnement, ennui, humour bien senti : « cette lumière qu'on célèbre / comme un retour d'impôt » ou « quand le soleil décline / les feuilles d'érable se flétrissent / deviennent inintéressantes et moches / molles et bonnes à rien / c'en est gênant pour elles ». Elle superpose des jours passés au présent, elle se questionne sur le fait de profiter ou non des beautés qui sont à sa portée, tout s'enchaîne, tout devient source d'éblouissement.

Xavière Mackay dédie *Contrées* « À la mer / Aux miens », un signe de reconnaissance adressé à l'immensité, aux lieux de l'enfance, à la vie et aux liens. Elle pose son attention là où ça en vaut la peine, sur ce qui compte à ses yeux, à son cœur. Les poèmes de *Pont Rhodia*, premier ouvrage de l'autrice paru également au Quartanier, brillaient par leur lucidité empreinte d'humour, et ces nouvelles offrandes poursuivent dans la même lignée. Elles confirment une voix qui nomme la course lente des jours et leur richesse comme peu savent le faire, en ne disant pas tout, mais plutôt « juste assez », c'est déjà immense.

Valérie Forgues

Michel Houellebecq**ANÉANTIR**

Flammarion, Paris, 2022, 736 p. ; 49,95 \$

Avec son dernier opus, l'auteur ne déroge pas des thèmes de prédilection auxquels il nous a habitués depuis *Extension du domaine de la lutte* (1994) : la misère existentielle, la cruauté des chairs vieillissantes et mortelles, le sexe supérieur à l'esprit, le cynisme face à la condition humaine et au devenir des civilisations.



Cependant, j'ai eu l'impression cette fois-ci d'un Houellebecq quelque peu adouci. Non pas que ces thèmes soient absents d'*Anéantir*, ils me semblaient seulement être moins soulignés au crayon gras. Peut-être est-ce dû à mon habitude de fréquenter cet auteur honni par les uns et admiré par les autres ?

Mais que nous raconte Houellebecq dans ce roman qui fait plus de 700 pages ?

Nous sommes en 2026. Paul Raison (la plupart des personnages ont des noms triés sur le volet) travaille au cabinet de Bruno Juge, ministre français de l'Économie et des Finances. Sa tâche est plus ou moins bien définie. En tout cas, il s'occupe de l'horaire de son patron. Son véritable rôle semble être celui de confident. Bruno est compétent, mais il est assez froid. À l'aide d'une conseillère en communication – les élections arrivent –, ce comportement sera appelé à changer. Paul et Bruno ne sauraient se passer l'un de l'autre. Ils ont ceci en commun que leur vie de couple bat de l'aile. Le couple Paul et Prudence (le nom provient de la chanson *Dear Prudence* des Beatles) connaîtra un revirement plutôt inhabituel chez Houellebecq.

Le roman s'ouvre sur une vidéo envoyée à Bruno Juge. On l'y voit en train de se faire décapiter. Rien de moins. Le procédé numérique utilisé est tellement bien figolé, le réalisme, si convaincant que des spécialistes conviennent qu'il s'agit de terroristes détenant des moyens extraordinaires. Ces terroristes reviendront à la charge, non plus dans le monde virtuel, mais dans le monde réel. Faut-il soupçonner des actes commis par la gauche ? S'attaquer à une banque de sperme ne lui ressemble guère. La droite ? Peut-être, puisqu'ils s'en prendront plus tard à des immigrants, mais on n'est sûr de rien.

En parallèle, le père de Paul, un ancien de la sécurité intérieure, subit un AVC. Paul renoue alors avec sa sœur Cécile et son jeune frère Aurélien avec lequel il n'entretenait que peu de contacts. S'ensuit toute une réflexion sur le traitement réservé aux personnes âgées et le pouvoir médical.

Après 300 pages de lecture, j'avoue que je me suis demandé où Houellebecq voulait bien nous mener avec tous ces thèmes : politique française, terrorisme, asexualité, euthanasie, écofascisme, mouvement religieux, vie de couple, etc. Il ouvre plusieurs portes sans les refermer, des personnages secondaires affluent et disparaissent. Des rêves faits par Paul s'insèrent dans le texte sans préambule. Ils m'ont laissé plutôt interdit. Après deux ou trois de ces récits oniriques, j'ai fini par m'y habituer, mais, à mon avis, ils n'ajoutent rien de substantiel au récit général. Ce n'est que lorsque Paul revient véritablement sur le devant de la scène que j'ai repris un véritable intérêt à ma lecture.

J'ai un faible pour ces passages dans lesquels Houellebecq se fait critique des civilisations. Ainsi celui sur le culte voué à la jeunesse. « En accordant plus de valeur à la vie d'un enfant – alors que nous ne savons pas ce qu'il va devenir, s'il sera intelligent ou stupide, un génie, un criminel ou un saint – nous dévions toute valeur à nos actions réelles. »

Il y a mille leçons à retenir d'*Anéantir*. Je retiens celle-ci : nous n'étions peut-être pas faits pour vivre, mais apprécions notre chance quand elle se présente.

René Bolduc

Alexis Rodrigue-Lafleur

RÊVE-CREUX

L'Interligne, Ottawa, 2021, 248 p. ; 26,65 \$

On sait depuis Freud que les rêves ont un sens que l'on peut interpréter ; mais les écrivains comme Jean-Jacques Rousseau ont démontré que les rêveries peuvent également avoir, dans certains cas, une valeur littéraire.



« Le rêve est toujours en avance sur la vie », écrivait Louis Althusser. L'intrigue de *Rêve-creux* débute candidement : au fil des jours, un brave père de famille recueille en alternance les récits de rêves d'angoisse de ses enfants, devenus adolescents. Chacun des chapitres relatant des rêves, puis des discussions autour de leur analyse subséquente, oscille sur cette ligne floue, démarquant imprécisément le songe et la réalité, le fantasme

et le réalisme, le vrai et le faux. Dans ce deuxième roman, Alexis Rodrigue-Lafleur alterne entre les récits de rêve proprement dits et les épisodes de réveil, de reconstruction/remémoration du rêve, mais aussi de rêve-éveillé, de somnambulisme, un peu comme à l'époque des écrits oniriques de Robert Desnos et même du jeune Salvador Dalí (voir son essai *Rêverie*, 1931). Cependant, *Rêve-creux* se situe dans un contexte typiquement québécois, avec un choix de mots d'ici : « Kèskia ? », « Pleeeeeease », « Ayoye », « Ben là », « Heille ». De plus, ce roman proche du fantastique comporte dans sa deuxième moitié une dimension introspective et une volonté exploratoire, en évoquant parcimonieusement certains concepts anthropologiques (comme le shamanisme), mais aussi quelques termes médicaux (sommambulisme, épilepsie) afin de mieux saisir la dynamique du rêve et structurer le récit. Une touche d'ésotérisme se greffe au mystère, en introduisant le paranormal, et notamment la xénoglossie, pouvant survenir « lorsque quelqu'un dans un état de conscience modifié est capable de parler une langue qu'il ne connaissait pas au préalable ». Des allusions aux spiritualités orientales s'ajoutent à cette quête de soi.

Le style d'Alexis Rodrigue-Lafleur est spontané, alerte, composite ; ses débuts de chapitres empruntent aux didascalies du théâtre et aux indications scénaristiques, avec une prépondérance de dialogues et des scènes brèves. On imaginerait bien une adaptation pour la scène ou à l'écran de ce texte. Il y a en général très peu de descriptions, sauf dans certains chapitres s'apparentant à un conte, qui cependant

éviterait le macabre. On déplorera la surabondance de mots anglais, d'anglicismes et d'expressions alambiquées qui s'insèrent d'une manière contrastée – et quelquefois boiteuse – dans certains passages parfois plus recherchés, mais sans être tout à fait littéraires. On retient que *Rêve-creux* est un roman comportant beaucoup de jeunes personnages et qui se destine sans doute à un lectorat adolescent.

Yves Laberge

Dimitri Bortnikov

L'AGNEAU DES NEIGES

Rivages, Paris, 2021, 288 p. ; 36,95 \$

« Ça a commencé par une naissance sans un cri. Une naissance silencieuse... Maria a vu le jour quand la Révolution s'est mise à table pour dévorer ses enfants. » Ainsi débute ce magnifique et bouleversant roman de Dimitri Bortnikov.



Elle est née avec un pied bot cette petite Maria, un soir de blizzard, au bord de la mer Blanche dans le nord de la Russie. Personne ne s'attend à ce que cette petite chétive et infirme survive. Pourtant, elle y parviendra. Elle traversera les convulsions de la Révolution. Elle connaîtra les affres de la famine, la douleur de perdre tous ceux qu'elle aime, tout en étant protégée, cependant, par l'ange

tutélaire que fut sa marraine, Sérafima, qui a veillé sur son enfance, l'initiant aux mystères de la nature et lui apprenant « ce qui fait vivre et ce qui tue dans une forêt ».

Lancée sur la trace de sa mère et de ses frères qui ont fui la famine en mettant le cap vers le sud, cachée dans des wagons de train, elle survit grâce à la générosité de quelques bons samaritains : un gamin qui lui glisse des os de moutons à sucer pour qu'elle ne meure pas de faim, une fillette qui lui donne un bout de pain séché et un bout de lard, un médecin qui la soigne et veut la mettre sous la protection d'un confrère qui habite Leningrad, où elle finira dans un orphelinat au service des enfants qui y ont été abandonnés.

Ici s'ouvrent les passages les plus lumineux du roman. Dans ce havre où l'on s'attendrait à trouver la plus grande

misère se trouvent des femmes et des hommes humbles et dignes tous attachés à assurer, tant bien que mal, le bien-être des « chérubins déchus » et des « angelots déchus » qui leur ont été confiés. Après un chapelet de malheurs, Bortnikov sème dans son récit quelques petits moments de bonheur à propos, par exemple, d'un arbre de Noël à trois têtes, de jeux extérieurs par grand froid quand les enfants ont joues et mains graissées de beurre pour leur éviter l'engelure et qui, une fois rentrés, sentent le pain frais, à propos encore d'un coq acariâtre et « picosseur » de jarrets trop coriace pour être mangeable ou des joyeuses excursions en forêt où Maria révèle à sa marraine les secrets de la nature que Sérafima lui a transmis.

Puis, le 22 juin 1941, arrive la guerre. Fin de la récréation. Pendant 900 jours, les Allemands assiègeront Leningrad. Forcée de fuir la famine et les bombardements pour sauver les enfants, Maria trouvera refuge dans une cave avec une douzaine de ses petits protégés en attendant des secours. La description de cette longue attente constitue la matière des pages les plus déchirantes du roman. Les plus touchantes aussi. Il se termine comme il avait commencé : sur l'image d'une Maria silencieuse sur laquelle tombe une neige qui semble sans fin.

À travers l'histoire de cet agneau des neiges humble et soumis aux aléas du destin auxquels il ne résiste pas, mais tente plutôt de s'adapter, l'auteur condense toute l'histoire du peuple russe, appelé depuis toujours à composer avec le pire. Ce douloureux destin collectif est décrit ici au plus près de chacun des personnages qui peuplent le roman et qui tous continuent de nous habiter longtemps après que nous avons refermé le livre, tant est grand leur poids d'humanité.

L'agneau des neiges raconte le parcours d'un être ballotté par l'histoire avec une sensibilité, une humanité et une compassion exemptes de toute sensiblerie ou mièvrerie. Avec une économie de mots qui cache une grande pudeur, dans un staccato de phrases écrites à la kalachnikov, la plume de Bortnikov nous va droit au cœur par la force de son pouvoir d'évocation. Peu importe si, au passage, il abuse, aux yeux de certains, du point d'exclamation ou des trois points, de l'ellipse ou de l'hyperbole. Ces « abus » sont constitutifs de l'oralité de son style, ils en sont la musique. Tant pis pour ceux qui y resteront sourds. Qu'on se le dise ! *L'agneau des neiges* est un très beau livre et Dimitri Bortnikov, un grand écrivain.

Yvon Poulin

nuitblanche.com

Numéros courants | Archives | Exclusivités Web